Ami du Clergé du 26 septembre 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Brigitte. — Vocation, mission, consommation, 529.
Pour la fête de sainte Thérèse. — Sainte Thérèse modèle et maîtresse d'oraison, 531.
Pour le Dimanche des Missions. — I. Annonce de la Journée des Missions, 533. — II. Pourquoi et comment aider les Missions, 534. — III. L'Œuvre de S. Pierre Apôtre, 536.
Pour la bénédiction d'une statue de Notre-Dame de Lourdes. — L'excellence de la grâce, 537.
Les personnages évangéliques. — XLII. S. Thomas, 539. — XLIII. S. Matthieu : l'apôtre, 541. — XLIV. S. Matthieu : l'évangéliste, 543.

POUR LA FÊTE DE SAINTE BRIGITTE

(8 octobre)

VOCATION, MISSION, CONSOMMATION

Mes frères,

La renommée de sainte Brigitte n'est pas enclose dans les frontières de sa patrie. — Son nom se trouve mêlé à l'histoire religieuse de la France. Au retour de son pèlerinage de St-Jacques de Compostelle avec son mari, elle doit s'arrêter à Arras : Ulf son époux vient de tomber gravement malade. Une nuit, S. Denys, le fondateur et le patron de l'Eglise de Paris, lui apparaît qui lui prédit la guérison de son malade. — Son nom se trouve mêlé à l'histoire religieuse de l'Eglise. Encore aujourd'hui toutes les personnes de piété demandent pour leur chapelet les indulgences de sainte Brigitte. Les indulgences du chapelet de sainte Brigitte, qui se composait de soixante trois *Ave Maria,* de sept *Pater* et de sept *Credo,* en l'honneur des années probables de Marie ici-bas, de ses joies et de ses souffrances, sont appliquées au chapelet tel qu'on le pratique communément parmi les chrétiens. — Son nom se trouve mêlé à l'histoire de l'Eglise surtout par le grand rôle que Dieu lui donna de jouer à ce tournant critique de la vie de cette Eglise immortelle, à une heure où le monde anxieux ne savait plus s'il fallait tourner les yeux vers Rome ou vers Avignon.

C'est ce rôle magnifique que je voudrais essayer de fixer devant vous. Il fait songer et il prélude à celui de sainte Catherine de Sienne. Voilà ce qui justifie l'universalité de sa gloire.

Vocation, mission, consommation : telles sont les trois phases de cette histoire au service de l'Eglise de Dieu.

Notre siècle croit avoir donné à la femme son vrai rôle dans la cité. Dieu, qui avait voulu la Rédemption du monde par le Christ et par la Vierge, a souvent fait appel aux vertus de la femme pour de grandes missions catholiques ou nationales. La vie de sainte Brigitte est une de ces belles pages féminines de l'histoire.

I. — *La vocation*

La princesse de Suède qui deviendrait sainte Brigitte et illustrerait le triste XIVe siècle, avait de qui tenir. Ses parents étaient profondément pieux et vertueux. Elle héritera d'eux ses prédispositions à la sainteté.

D'eux, mais d'abord de Dieu. Avant même sa naissance, elle est marquée d'une prédestination spéciale. Sa mère Sigride, qui vient d'échapper miraculeusement à un naufrage humainement inévitable, s'entend dire dans une apparition, la nuit qui suit son sauvetage : « Dieu vous a sauvé la vie à cause de la fille que vous portez dans votre sein ; nourrissez-la pour son amour et chérissez-la comme un présent singulier que le ciel vous fait. »

Aussi bien le merveilleux baigne toute son enfance.

Le jour de sa naissance, en 1302 pense t-on, un prêtre en prière voit une nuée lumineuse sur laquelle trône une vierge qui tient un livre à la main, et une voix s'élève qui prophétise : « Il est né à Birger — c'est le nom de son père — une fille dont la parole sera entendue avec admiration de tout le monde. »

A l'âge de trois ans, alors qu'elle n'a pu encore articuler une parole et que ses parents se désolent d'une aussi triste infirmité, elle se met un jour à parler avec la netteté d'une grande personne en possession de tout le vocabulaire courant.

Quatre années plus tard, c'est la Sainte Vierge qui apparaît à l'enfant et la couronne de sa main.

Mais de toutes ces manifestations célestes, la plus importante, celle qui fixe son avenir, qui est pour elle sa vocation et sa vocation sensible, c'est l'apparition du Christ douloureux.

Elle a dix ans. Elle a entendu prêcher sur la Passion du Sauveur. La nuit suivante, elle a la vision de ce Christ souffrant.

Il lui parle et un colloque s'établit entre eux.

— Regarde, ma fille, de quelle manière j'ai été traité.

— Qui est-ce, mon Dieu, qui vous a fait ces plaies ?

— Ce sont ceux qui méprisent mes commandements et qui ne se mettent pas en peine de correspondre à la tendresse de mon amour.

Sa vocation était fixée.

Certes, le Christ du ciel est un Christ glorieux, impassible, immortel. Mais il vit toujours dans son Eglise qui est la chair de sa chair (Eph., V, 28-32) et avec laquelle il s'identifie. Ne disait-il pas à Saul le persécuteur sur le chemin de Damas : « Pourquoi me persécutes-tu » ?

Or, au siècle de sainte Brigitte, l'Eglise du Christ est comme défigurée. C'est l'époque qu'on a nommée « la captivité de Babylone. » Rome est

délaissée pour Avignon et se trouve dans un tel abandon que les troupeaux paissent dans les basiliques à ciel ouvert qui tombent en ruines.

Brigitte va se mettre au service de ce Sauveur à nouveau en agonie dans son Eglise.

Sa mission commence.

II. — *La mission*

Sur l'ordre du Seigneur, qui continue à se manifester à elle comme pendant les années de son enfance, elle écrit au pape Clément VI, alors que Nicolas Rienzi fait un premier essai d'unité italienne et que la peste noire ravage l'Europe.

« Lève-toi, lui dit-elle sur le ton des prophètes ; fais la paix entre les rois de France et d'Angleterre, et viens en Italie prêcher l'année du salut, visiter les lieux arrosés du sang des saints. Songe que dans le passé tu as provoqué ma colère, faisant ta volonté, non ton devoir ; et je me suis tu. Mais mon temps est proche. Si tu n'obéis, je te demanderai compte de l'indignité avec laquelle tu as franchi tous les degrés par lesquels j'ai permis que tu fusses exalté en gloire. Tu me rendras raison de la cupidité, de l'ambition qui, de ton temps, ont fleuri dans l'Eglise : tu pouvais beaucoup pour la réforme ; ami de la chair, tu ne l'as pas voulu. Répare ton passé par le zèle de tes derniers jours. Si ma patience ne t'avait gardé, tu serais descendu plus bas qu'aucun de tes prédécesseurs. Interroge ta conscience et vois si je dis la vérité. » *(Révél.,* l. VI, c. LXIII).

Pareille hardiesse de paroles sous la plume d'une femme à l'adresse du Souverain Pontife étonne à notre époque. Il faut tenir compte du lamentable état de l'Eglise, de son exil en Avignon, de la vie mondaine et luxueuse qu'y menait la cour pontificale. Mais il faut y voir une intervention extraordinaire de Dieu qui veut sauver son Eglise à qui il a fait des promesses d'immortalité.

Le message de Brigitte ne fut pas entendu. La sainte n'abandonna pas pour autant une tâche qu'elle savait lui venir du ciel. Elle partit pour Rome, où sa prière, les exemples de ses vertus, sa médiation prépareraient le retour des Papes.

Et en effet Innocent VI, qui succéda à Clément, entreprenait en Avignon les réformes nécessaires en mettant fin aux abus des commendes et des cumuls de bénéfices, sources du luxe et des plaisirs dont sa cour donnait le scandale. Et son regard se tournait vers Rome. Il donnait mission à son célèbre cardinal Albornoz de pacifier Rome et de reconquérir le patrimoine des Papes : la Campanie, Spolète, Ravenne, les Marches d'Ancône, etc...

Aussi, le 16 octobre 1367, Urbain V, le successeur d'Innocent VI, entrait dans la Ville éternelle, acclamé par l'enthousiasme du peuple. Brigitte, qui avait préparé les voies à ce triomphe, s'inclinait sous la main bénissante du Pontife et remerciait Dieu de lui donner ce témoignage que ses voix ne l'avaient pas trompée. Après 60 ans d'exil, la papauté reprenait sa place conquise par le sang de Pierre et des martyrs.

Ce ne devait être pourtant qu'un prélude. Malgré sa sainteté et malgré les avertissements de sainte Brigitte qui lui prédisait sa mort prochaine, après trois ans de séjour à Rome, Urbain V cédait à la nostalgie d'Avignon et revenait en France. L'exil ne prendrait fin que sous le Pontificat suivant, celui de Grégoire XI, sur les prières d'une autre envoyée de Dieu, sainte Catherine de Sienne, qui moissonnera dans la joie ce que sainte Brigitte avait semé dans les larmes.

III. — *La consommation*

Il semble en effet avoir été dans la destinée de sainte Brigitte de plus faire pour le salut de l'Eglise par son immolation que par ses interventions auprès de la cour d'Avignon.

Voici que va se consommer cette vie tout entière de sacrifice.

L'image du Christ souffrant dans son Eglise, entrevu dans sa dixième année, lui avait inspiré un profond amour de la passion du Sauveur. Ses austérités et ses pénitences pour mieux communier aux souffrances de Jésus et apporter sa part personnelle de réparation, ont quelque chose d'effrayant. C'est ainsi que chaque vendredi, « elle faisait couler sur sa chair de la cire d'un cierge allumé, jusqu'à ce qu'elle l'eût brûlée suffisamment pour faire une plaie ; et lorsque cette plaie se guérissait d'elle-même avant le vendredi suivant, elle la rouvrait avec ses ongles, tant elle appréhendait d'être sans quelque nouvelle douleur. » *(Petits Bolland.).*

Pour associer d'autres âmes généreuses à cette cause du salut de l'Eglise, en union avec le Christ douloureux de la Passion, elle avait fondé l'Ordre du *Saint Sauveur,* qui comprenait, comme l'ordre de Fontevrault, des couvents doubles, de religieux et de religieuses, voués par leur habit et par leur vie à honorer la Passion. Une des souffrances rédemptrices de sainte Brigitte serait de ne pas voir le magnifique développement de son œuvre, comme elle ne devait pas voir le retour définitif des Papes à Rome. Mais sa fille, sainte Catherine de Suède, donnerait un essor splendide à l'œuvre maternelle et du couvent de Wadstène partirait un grand mouvement réparateur qui ferait contrepoids aux péchés de ce XIVe siècle.

Cette vie toute dédiée à la Passion de Jésus pour le salut de l'Eglise allait s'achever sur un pèlerinage qui semblait bien son couronnement normal : le pèlerinage aux Lieux saints.

Ses premiers biographes nous disent : « qu'elle mérita d'y goûter la suavité des plaies de Notre-Seigneur. » Et cela signifie sans doute que sa dévotion à la Passion fut portée à son comble dans ces lieux qui furent le théâtre du mystère rédempteur.

C'est en revenant de ce pèlerinage qu'elle mou-

rut, dans cette ville de Rome pour laquelle elle s'était sacrifiée, payant de son exil le retour désormais proche du Pape dans sa vraie capitale.

Sainte Catherine de Suède, sa fille, ramènerait un jour son corps au monastère de Wadstène.

* * *

Si extraordinaire que soit cette vie de notre grande sainte et si semblable qu'elle apparaisse à celle de la grande sainte Catherine de Sienne, elle est bien pourtant d'un exemple et d'une leçon plus à notre portée que celle de l'illustre Siennoise.

C'est surtout par ses prières, par ses mortifications, par ses exemples de vertus que sainte Brigitte a servi la cause de l'Eglise. C'est son sacrifice plus que sa médiation qui a obtenu de Dieu les réformes nécessaires. C'est son mystère de souffrances obscures qui prépare les triomphes à venir.

Quelle âme chrétienne ne peut et ne doit se dévouer ainsi aux libertés, à l'action, à la sainteté de l'Eglise, à la sainteté de ses membres et de ses chefs ? Souvent l'historien profane ne voit que le dehors. Mais devant Dieu les époques de gloire de l'Eglise sont dues à des prières et à des immolations que nous ne connaîtrons qu'au ciel.

En tout cas, il est du devoir de tous les chrétiens de faire l'honneur de leur Eglise et de réaliser sa sainteté par la dignité de leur vie.

L'Eglise, ce sont les chefs, mais ce sont aussi ses membres.

Que sainte Brigitte nous donne un peu de son amour pour cette grande cause, de son amour non seulement en paroles mais en vérité ; c'est le premier point de toute action catholique véritable. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE THÉRÈSE

(15 octobre)

SAINTE THÉRÈSE MODÈLE ET MAITRESSE D'ORAISON

Mes frères,

Un illustre écrivain, le collaborateur catholique attitré des questions religieuses dans les journaux mondains, a raconté dans *Figaro*, à propos de la mort de l'abbé Bremond, ce souvenir thérésien : « C'était dans les premières années du siècle, en salon littéraire j'entendais Arvède Barine, quoiqu'elle n'appartînt pas à l'Eglise catholique, parler avec pénétration et avec une admiration déférente de sainte Thérèse d'Avila. — « Tiens ! j'avais toujours pensé que c'était une folle ! » s'écriait un membre de l'Institut, octogénaire déjà. » Et M. Georges Goyau d'ajouter : « Je crois bien que beaucoup d'hommes de sa génération eussent fait le même aveu, s'ils avaient eu la même ingénuité [1]. »

Dans les milieux intellectuels on ne pense plus ainsi.

[1] Cité par la *Croix*, 19 août 1933.

Mais pour beaucoup, par sa vocation de réformatrice de l'Ordre du Carmel et par l'élévation mystique de ses différents traités, sainte Thérèse domine à ce point le commun des fidèles, que sa vie et son œuvre sont sans portée sur la masse catholique et que son culte ne dépassera jamais l'enceinte étriquée d'une chapelle.

Pareille mentalité provient de l'ignorance du sublime idéal de la vocation chrétienne. Cet idéal, on ne le place pas bien haut. Il se réduit à se garder des fautes grossières ou du moins du péché mortel, alors qu'il réside dans une union toujours plus intime avec Dieu. « Aucun état ne fut mieux reconnu par les Pères que celui de l'union parfaite qui s'achève au sommet de la contemplation ; en lisant leurs écrits, on ne peut s'empêcher de remarquer la simplicité avec laquelle ils en traitent ; ils paraissent le regarder comme fréquent et n'y voient qu'un développement du christianisme dans sa plénitude [1]. »

Aussi, m. f., puisque telle est la vocation, non seulement des Carmélites dans leur cloître, mais encore de tous les chrétiens, je voudrais vous présenter aujourd'hui en sainte Thérèse le *modèle* et la *maîtresse* de l'union à Dieu ou de l'oraison.

I. — *Le modèle*

Le modèle d'abord. Il faut écrire d'elle ce que S. Luc dit de Notre-Seigneur dans les Actes des Apôtres : qu'elle a commencé par pratiquer ce qu'elle a enseigné. Ses livres sont le fruit et la notation de son expérience.

Et ce que nous révèle cette expérience, c'est l'image d'une sainte Thérèse bien différente de celle qu'on imagine trop communément : une sainte non portée d'emblée aux sommets de la sainteté, mais s'y élevant sous le souffle de la grâce au prix de ses efforts.

Très pieusement élevée par Sanchez de Cépéda, son père, et Béatrix de Ahumada, sa mère, qui l'avait mise au monde le 28 mars 1515 à Avila, la jeune Thérèse portait cependant, comme toute créature, les conséquences du péché originel. Dès que sa mère, qu'elle a perdue à douze ans, n'est plus là pour veiller sur elle, voici qu'elle s'engoue des romans d'aventures et donne dans la coquetterie des petites étourdies de son âge. Il y a donc chez elle, comme chez tous, des tendances mauvaises qu'il faudra surveiller et contrarier pour n'être qu'à Dieu.

Quand elle entre au Carmel, le 2 novembre 1535, dans le plein épanouissement de ses vingt ans, il ne faudrait pas croire que la nature ne regimbe pas. Elle n'éprouve d'abord que répugnance pour cette vie qu'elle vient d'embrasser. Il lui déplaît si peu de trouver un dérivatif dans les longs entretiens du parloir, qu'elle se comparera plus tard à Marie-Madeleine et se reconnaîtra dans les *Confessions* de S. Augustin. (*Vie* par elle-même, IX).

[1] Cité par Dom Guéranger, *Année Liturg.*, 15 oct.

Avec cela, c'est une santé chétive. Il lui faudra pendant trois ans interrompre sa vie religieuse pour recevoir chez son père les soins qu'exige son état. Et si S. Joseph la guérit, toute sa vie pourtant elle restera plus que délicate.

Elle reprend son existence de cloîtrée. Sa vie d'oraison rencontre des obstacles d'un autre genre. Pendant quatorze ans elle se livre à cette oraison sans y éprouver la moindre consolation, dans un état d'aridité à décourager les meilleurs,

Dieu se fait enfin sentir. Il semble que sainte Thérèse ne va plus avoir qu'à s'abandonner au courant qui la porte vers lui. Maintenant du moins et jusqu'à la fin, l'oraison sera pour elle un jeu.

Détrompez-vous. Notre-Seigneur vient de l'engager dans une voie qui paraît diamétralement opposée à celle où elle marchait jusqu'ici. Il lui a confié cette réforme du Carmel qui va exiger d'elle une activité débordante, des soucis matériels incalculables, une existence hors du cloître, toutes choses dont il faut bien dire qu'elles ne favorisent pas précisément la vie d'oraison, et qui seront pourtant désormais le cadre et l'accompagnement de toute sa vie, jusqu'à sa mort, le 4 octobre 1582.

Dans ces conditions, si loin que soit allée sainte Thérèse dans les voies de la contemplation, comment ne pas voir en elle un modèle que nous pouvons imiter ?

Notre imagination et notre sensibilité nous font-elles papillonner sur le dehors, plutôt que de fixer notre pensée sur Dieu ? Mais, nous l'avons vu, la jeune Thérèse d'Avila a connu cette fascination des frivolités du monde.

Ne trouvons-nous aucune ferveur sensible, et même n'éprouvons-nous que répugnance pour le recueillement et la prière, qui nous mettraient en contact avec Dieu ? Mais la novice et la carmélite du couvent de l'Incarnation n'avouait-elle pas que très souvent et pendant bien des années elle se préoccupa moins, pendant l'oraison, de faire de bonnes réflexions que d'entendre sonner l'horloge qui lui annonçait la fin de l'heure consacrée à la méditation et que bien des fois elle aurait mieux aimer affronter la plus rude pénitence que de se recueillir pour l'oraison ?

C'est notre santé qui ne nous permet pas, disons-nous, de faire pour le bon Dieu tout ce que nous désirerions ; à cause de l'union de l'âme et du corps le moindre effort de recueillement nous fatigue-t-il ? Mais la Réformatrice du Carmel n'a-t-elle pas dû surmonter toute sa vie ses défaillances physiques pour se livrer à Dieu ?

Enfin et surtout nous prétextons nos occupations. Nous vivons en un temps qui ne connaît plus la douceur de vivre. Où trouver le temps, dans l'existence surmenée d'aujourd'hui, même pour un quart d'heure de méditation, ce quart d'heure dont sainte Thérèse faisait un gage de salut ? Mais dans les allées et venues et les mille préoccupations de la fondation en douze ans de quinze monastères, sainte Thérèse ne trouva-t-elle pas le temps de faire la part de Dieu et d'assurer ainsi son union avec lui ?

Celle qui a atteint un des sommets de la contemplation par la pratique de la méditation et de l'oraison, peut donc, malgré sa vocation toute spéciale, être présentée à tous les fidèles comme un modèle adapté à leur état, à leurs difficultés, à leur condition de vie.

Pour les y aider, elle leur a laissé, avec son exemple, ses enseignements : elle est aussi maîtresse d'oraison.

II. — *La maîtresse*

Et une maîtresse d'oraison également faite pour nous, qui n'écrit pas des livres abstraits où nous ne pourrions la suivre, mais qui raconte cette histoire des relations des âmes avec Dieu de manière à fixer notre attention et à nous faire emboîter ses pas dans les voies qui mènent à Dieu.

Mais là encore ne risque-t-on pas de prêcher dans le désert ? Ils sont le petit nombre, ceux qui s'adonnent à l'étude des questions religieuses ou seulement à la lecture passionnante de la vie des saints. De plus en plus on se contente de son journal et souvent de quel journal !

Alors, allez donc conseiller à des chrétiens d'ouvrir le *Chemin de la Perfection* ou le *Château de l'âme*. Ils vous prendront pour un rêveur qui n'a plus notion des réalités. Les mystiques ont mauvaise presse.

Et pourtant, comme sainte Thérèse eut la révélation des bienfaits de l'oraison en lisant le *Troisième Abécédaire* du Franciscain François d'Osuna, qu'elle avait reçu en cadeau d'un oncle d'Hortigosa, quelles leçons pratiques d'oraison et d'union avec Dieu les fidèles ne recevraient-ils pas de la lecture du *Chemin de la Perfection* et du *Château de l'âme !*

Le *Chemin de la Perfection* leur apprendrait ce qu'est la perfection, qu'ils situent volontiers dans la simple honnêteté ou dont ils font, à l'opposé, une vocation privilégiée. Il leur dirait de quelles vertus elle est faite pratiquement. Il leur signalerait les obstacles qu'elle rencontre et les moyens de les tourner ou de les surmonter.

Le *Château de l'âme* vous introduirait dans un palais enchanté, formé de sept enceintes concentriques que Dieu remplit de sa présence. Progressivement vous iriez de merveilles en merveilles, comme dans la visite d'un château renommé, de l'enceinte extérieure à l'enceinte centrale. Cette enceinte centrale ressemble au Saint des saints du Temple de Jérusalem : c'est là que se fait l'union parfaite.

Et pour illustrer ces pages d'enseignement, pour mettre la leçon de choses à côté de l'autre, ouvrez, m. f., et lisez sa *Vie par elle-même,* qui va des souvenirs romanesques de son enfance à son œuvre de la Réforme, et ses *Fondations,* qui forment comme la deuxième partie de cette vie,

puisque ce livre contient l'histoire de l'établissement des divers monastères de la Réforme. Vous y verrez comment la vie contemplative la plus intense est compatible avec une vie extérieure débordante. Et vous y trouverez en même temps — car Thérèse est un des maîtres écrivains de l'Espagne — ces crayons pittoresques et ces réflexions pleines de sens et d'esprit qui font que les livres de *souvenirs* connaissent une telle vogue de nos jours.

Encore une fois, m. f., quand on prêche ces choses, on a l'impression, hélas! de parler dans le vide. Et pourtant il n'y a pas si longtemps que la lecture de la vie des saints, en famille, avant la prière du soir, faisait partie de nos habitudes familiales. Et c'est à cette école que se formait dans l'âme de l'enfant l'idéal de l'avenir, comme ces pauvres enfants se perdent maintenant et se détraquent à la lecture des films-romans et des romans policiers...

Revenons aux traditions de nos pères. Rouvrons les livres saints et les livres des saints. Et parmi ces derniers faisons une place à ceux de la grande sainte Thérèse, Maîtresse et Docteur de la vie spirituelle.

Defuncta adhuc loquitur : morte, elle parle encore, comme elle parlait à ses chères filles. Heureux ceux qui écoutent sa voix et qui mettent en pratique ses enseignements ! Ils sont à bonne école pour donner à leur vie chrétienne toute sa valeur surnaturelle et pour la vivre dans sa plénitude à son exemple.

* *

Car, il faut nous le redire, le bon Dieu nous a faits pour les sommets, tous qui que nous soyons. L'état n'y fait rien : et il est possible à une personne du monde ou à une modeste ménagère de pratiquer la véritable oraison, comme à une moniale derrière ses grilles. Tous nous sommes faits pour aimer Dieu de tout notre cœur, de toutes nos forces, de tout notre esprit.

Sainte Thérèse nous le rappelle, et c'est par là que je veux finir, par cette invitation à la perfection dont elle nous est apparue comme le modèle et la maîtresse : « Gardez-vous, disait elle, de ces réserves excessives qu'on voit en certaines personnes et qu'elles prennent pour de l'humilité. Si le roi daignait nous accorder quelque faveur, l'humilité consisterait-elle à l'accueillir par un refus ? Et lorsque le souverain Maître du ciel et de la terre daigne honorer mon âme de sa visite, qu'il vient pour me combler de ses grâces et se réjouir avec moi, ce serait me montrer humble que de ne vouloir ni lui répondre, ni lui tenir compagnie, ni accepter ses dons, mais de m'enfuir de sa présence et de le laisser là tout seul ? En vérité la plaisante humilité que celle-là ! Voyez dans Jésus-Christ un père, un frère, un maître, un époux, et traitez avec lui selon ces diverses qualités. Lui-même vous apprendra quelle est celle qui peut le satisfaire davantage et qu'il vous convient de choisir. Ne soyez pas si simples alors que de n'en pas faire usage. » *(Chemin de la Perf.*, ch. XXIX).

Cette page, comme toute la vie et toute l'œuvre de sainte Thérèse, nous redit et commente la parole du Maître : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ! » Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE DES MISSIONS

I

ANNONCE DE LA JOURNÉE DES MISSIONS

Mes frères,

Pas toujours autant qu'il faudrait ni comme il faudrait, mais enfin, à la rigueur, on s'intéresse encore à sa paroisse, quelquefois même, moins souvent, à son diocèse ; mais il est malheureusement rare qu'on étende ses préoccupations jusqu'à l'Eglise universelle.

On oublie que l'on est, non pas seulement chrétien, mais catholique. Nous sommes pourtant disciples d'un Maître venu sur terre et mort sur la croix pour le salut du monde, non pour quelques âmes ou pour une nation, mais pour toutes les âmes et pour toutes les nations.

Nous devrions nous faire un cœur catholique ; nous n'avons pas le droit d'être égoïstes dans notre piété. Ce n'est pas aimer Dieu vraiment que de l'aimer seulement pour soi ; il faut avoir le souci apostolique de le faire aimer par le plus grand nombre d'hommes possible ici-bas, par conséquent d'aider dans toute la mesure de nos moyens les missionnaires qui quittent tout, leur pays, leur famille, leurs biens s'ils en ont, pour aller porter la foi, la vérité, la grâce à ceux qui ne les possèdent pas, parce qu'ils ne connaissent pas le Dieu qui les a créés, ni le Sauveur Jésus-Christ qui les a rachetés.

C'est pour nous rappeler ce devoir que S. S. Pie XI, glorieusement régnant, a institué la fête des Missions, qui a lieu l'avant-dernier dimanche d'octobre, et a voulu faire de ce jour un jour de propagande, de solidarité, de générosité et de prière.

Propagande ! Il y a des Œuvres missionnaires qui attendent de nous que nous nous intéressions à elles et que nous y intéressions les autres. Vous connaissez les principales : la Propagation de la Foi, qui a pour but de soutenir les Missions en général ; S. Pierre Apôtre, qui s'occupe surtout de recruter et de former le clergé indigène ; la Sainte Enfance, qui donne aux missionnaires le moyen d'acheter et de baptiser de pauvres petits païens. On ne connaît guère ici que cette dernière, à laquelle à peu près tous les enfants sont agrégés. Les autres méritent votre attention et votre zèle.

Solidarité ! Je vous le rappelais tout à l'heure. Nous n'avons pas le droit de rester insensibles à tant d'âmes qui vivent dans l'erreur, loin de la grâce de Dieu, loin de la Rédemption. Nous som-

mes tous frères sur la terre. Tous les hommes, même les plus sauvages, sont de notre famille. Ils ont le même Père que nous, Dieu ; la même Mère, la T. S. Vierge ; ils sont conviés à faire partie de la même société sainte, l'Eglise ; ils sont appelés à la même vérité qui les délivrera, au même baptême qui les purifiera, à la même Eucharistie qui les nourrira, aux mêmes sacrements qui les sanctifieront... Nous disons souvent, dans notre « acte de charité » : « Mon Dieu, j'aime mon prochain pour l'amour de vous » : prouvons que nous sommes sincères.

Générosité! Nous appartenons à une nation missionnaire. C'est de France que partent à travers le monde les Apôtres en grand nombre et les fonds qui les aident. Mais nous appartenons aussi à une nation dont le gouvernement ne comprend pas son devoir ni l'intérêt du pays : il se laisse trop dominer par la Franc-Maçonnerie. Quand on pense à ce que font officiellement — officiellement, dis je — les autres peuples, en particulier les protestants, pour leurs Missions, qui sont, de ce fait, très riches, on sent la rougeur monter au front. Mais si le gouvernement manque à son devoir, ne manquons pas au nôtre : soutenons, dans la mesure de nos ressources, les Œuvres missionnaires et les Missions. Ici comme ailleurs, comme partout, l'argent est indispensable ; il est le nerf de la guerre ; et il s'agit de la plus légitime, de la plus nécessaire des guerres : celle contre Satan et son action infernale.

Enfin, *prière !* Ce devoir est à la portée de tous. Peut-être ne pouvez-vous rien donner matériellement, pécuniairement, pour les Missions ; mais vous pouvez toujours prier. Voilà l'essentiel, le plus nécessaire. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est N.-S. Jésus-Christ. Il n'a même dit que cela : l'Evangile nous remet sous les yeux l'appel du Sauveur, par quoi je terminerai ces quelques mots : « La moisson est abondante; mais les ouvriers sont trop peu nombreux ; priez donc le Maître de la moisson d'y envoyer des missionnaires. » Ainsi soit-il.

II

POURQUOI ET COMMENT AIDER LES MISSIONS

Mes frères,

C'est aujourd'hui le dimanche de prière et de propagande en faveur des Missions. Cette journée est un moyen de vous faire participer vous tous et chacun de vous à la si importante tâche de la propagation de la foi.

Le mot d'ordre de Jésus-Christ : « Allez, enseignez toutes les nations, » si opportunément rappelé par le Souverain Pontife Pie XI, parait sur le point de se réaliser ; car, de quelque côté qu'on porte les yeux, ce sont partout de vastes espoirs qui se lèvent : le nombre de conversions est plus grand qu'il ne l'a jamais été. Aussi, afin d'accroître votre zèle et votre générosité pour les Missions, je viens vous dire : 1° *quel est leur but ;* 2° *ce que vous avez à faire pour elles.*

I. — *Quel est le but des Missions ?*

Dieu, m. f., veut que tous les peuples fassent partie du royaume de Jésus-Christ. De fait, il a expressément déclaré à son Fils qu'il lui donnerait toutes les nations pour héritage et les extrémités de la terre pour possession... qu'il dominerait d'une mer à l'autre et des bords du grand fleuve jusqu'aux bornes de l'univers. « Tous les rois de la terre l'adoreront, ajoutait-il, toutes les nations lui obéiront... tous les confins de la terre se convertiront au Seigneur. » (Ps. LXXI, 8, 9, 11). Mais dans ce royaume ils ne peuvent entrer que par l'Eglise. Donc l'Eglise doit être à la portée de tous.

En outre, Dieu destine sa religion, comme son soleil, à tous les hommes ; et Notre-Seigneur a donné à ses apôtres et à leurs successeurs mission de prêcher à tous les peuples ; dès lors, son Eglise doit s'organiser partout pour mettre à la disposition de chacun les moyens de salut. Or cette expansion de l'Eglise est soumise à la loi du temps : c'est pourquoi elle ne s'étend pas encore également sur la terre entière. Certes, il y a des pays où l'Eglise est complètement organisée, avec son clergé et ses fidèles : ce sont les pays dits « chrétiens. » Tout autre est la situation dans les pays dits « païens ». En ces contrées immenses comprenant la presque totalité de l'Asie et de l'Océanie, l'Eglise n'est pas organisée d'une manière stable et définitive.

Partant, vous discernez, m. f., le but des Missions : convertir des âmes. Toutefois, si le missionnaire n'avait d'autres visées, il pourrait tout aussi bien rester dans certaines régions de notre pays où le laïcisme, sorte de paganisme moderne, bat son plein.

Aussi l'objectif du missionnaire n'est pas simplement de convertir ; en plus, il est chargé d'organiser l'Eglise en des lieux où elle n'existe pas, afin de la mettre à la portée de tous et par là d'assurer le ciel à toute âme de bonne volonté.

En pays chrétien, qui veut s'instruire le peut ; il en a les facilités. Au contraire, en pays païen, des communautés chrétiennes sont à constituer, des églises à bâtir, des centres d'enseignement à établir, des institutions d'assistance corporelle à fonder, des petits et grands séminaires à construire ou à multiplier.

C'est pourquoi à chacun de vous incombe le devoir sacré de soutenir les Missions, de seconder ces prêtres, ces religieux, ces religieuses qui portent le flambeau de l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre. Ce sera avoir le sens catholique, c'est-à-dire s'associer à la vie de l'Eglise dans le monde, que de ne pas se renfermer égoïstement en soi-même ou limiter son horizon au clocher de sa paroisse. Ce sera, *m. f.*, pratiquer pleinement sa foi, que de nous aider les uns les autres à connaître Jésus-Christ, à l'aimer, à le servir jus-

qu'au point où il nous sera permis de dire : pour nous, vivre c'est le Christ.

II. — *Qu'avez-vous à faire pour les Missions ?*

Dès lors, qu'avez-vous à faire pour les Missions ?

D'abord, vous avez à prier pour les missionnaires : « Sans moi, affirme le Sauveur, vous ne pouvez rien faire » (Joan., xv, 5).

De vrai, quand il s'agit de la conversion des âmes, il est nécessaire de s'appuyer sur le secours divin. Les moyens humains, certes, doivent être mis en œuvre ; mais tous échoueront si la grâce n'intervient. D'où l'insistance de Pie XI pour une croisade de prières, afin « de faire une douce violence au Cœur sacré de Jésus, pour obtenir que soit hâtée la connaissance universelle de sa divine royauté. » (Encyclique *Rerum Ecclesiæ).*

« O Dieu qui voulez que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité, envoyez, nous vous en supplions, des ouvriers à votre moisson et donnez-leur d'annoncer votre Verbe en toute assurance, afin que votre parole se répande et soit mise en lumière et que tous les hommes vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ votre Fils Notre-Seigneur. » (Oraison de la messe *Pro Propagatione Fidei).*

Ensuite, vous avez à leur donner une aide pécuniaire. Voyez : 213.572 ouvriers évangéliques travaillent dans les pays païens. Et il faut que ces soldats du Christ reçoivent chaque jour le pain pour vivre, si modestement que ce soit. Car on aurait tort de croire que ces vaillants disposent de ressources locales suffisantes pour leur entretien.

M. f., d'une manière générale, les nouvelles chrétientés é ablies sont pauvres ; souvent même leur pauvreté est si extrême qu'elles font appel à la charité de leur missionnaire. Bien plus, à cette armée de missionnaires, pour défricher ces terres païennes, des moyens appropriés sont indispensables : ce sont les chapelles et les églises où l'on annonce la parole de Dieu, où l'on administre les sacrements, où se développe par le culte divin la religion catholique ; ce sont les écoles dans lesquelles la jeunesse est instruite, les œuvres d'assistance sociale où, au contact d'une charité héroïquement exercée, les peuples expérimentent la bonté et la beauté du christianisme.

Or, dans les territoires de Missions, on compte 56.237 églises, 37.200 écoles avec 22.888.171 élèves ; 771 hôpitaux avec 36.301 lits ; 108 léproseries avec 12.779 lits ; 1.971 orphelinats avec 112.990 enfants ; 428 hospices pour vieillards avec 17.660 hospitalisés.

Comment conserver ces œuvres de foi, de civilisation, d'assistance ? Comment en établir d'autres partout où chaque jour s'étend l'action missionnaire, si l'on vient à manquer de munitions, soit pour garder les anciennes, soit pour en créer de nouvelles ?

Et il arrive, m. f., que ces pressantes nécessités ordinaires sont augmentées par d'autres besoins qui souvent aggravent la situation. C'est, aux Indes, un tremblement de terre qui détruit les églises, les écoles, les asiles, plongeant dans la consternation des chrétientés florissantes. Ce sont, en Chine, les inondations du Fleuve jaune ou du Fleuve bleu, envahissant des provinces entières, faisant des milliers et des milliers de victimes. Ce sont, dans les îles de l'Océanie, des cyclones, des typhons qui se déchaînent périodiquement, dévastant les maisons et les œuvres érigées aux prix d'énormes sacrifices.

En présence de tant de vicissitudes, les missionnaires doivent non seulement réparer et reconstruire patiemment ce que les forces brutales de la nature ont démoli, mais encore venir au secours de ces populations qui attendent des missionnaires, avec le pain, un réconfort dans leur dure épreuve.

Naguère un missionnaire se rencontrait seul avec un ouvrier dans un wagon de troisième classe. Le prêtre disait son bréviaire ; l'ouvrier un journal socialiste; soudain celui-ci interrompant sa lecture : « Lisez vous les journaux ? dit-il. C'est tous les jours la même chose ; ils ne parlent que de guerre et de préparatifs de guerre !... Voyons, les hommes ne sont-ils pas tous frères ? Ah ! je voudrais que tous vivent comme des frères... »

Il disait cela avec un accent de si évidente sincérité que le prêtre en fut touché. — « Oui, Monsieur, vous avez raison, lui dit-il. Tous les hommes sont frères et c'est pour cela que je récitais « Notre Père », tandis que vous lisiez votre journal. C'est pour cela aussi que j'ai passé 36 ans de ma vie à apprendre aux Chinois à dire « Notre Père » ; car, voyez-vous, on n'est pas frère sinon à une condition : avoir le même Père, le connaître, l'aimer et lui obéir. »

L'ouvrier le regarde avec sympathie et ne dit plus rien. Mais vous, m. f., ne le sentez-vous pas ? Que serait le monde le jour où tous les hommes diraient à Dieu d'un seul cœur : « Notre Père, qui êtes aux cieux... pardonnez nous comme nous pardonnons les uns aux autres... » Et il y a des âmes qui ignorent ces paroles du *Pater ;* elles se comptent par centaines de millions.

Et c'est à ce travail que vous convient ces infatigables ouvriers évangéliques... Ils demandent et vos prières et votre concours pécuniaire. Donnez-le-leur largement ; tous et chacun de vous, apportez votre contribution pour le budget missionnaire de l'Eglise...

Pour les missionnaires je vais donc passer dans vos rangs et faire la quête.

Aider les missionnaires à conquérir et à sauver les âmes, quelle belle œuvre ! Oh ! m. f., combien est précieuse aux yeux de Dieu la charité qui, sans différence de nation, de race ou de couleur, s'adresse à tous les membres du Christ !

III

L'ŒUVRE DE SAINT PIERRE APÔTRE

Mes frères,

Nous célébrons donc, aujourd'hui, comme chaque année désormais, le « Dimanche missionnaire. » C'est la volonté du Saint-Père, et nous avons le devoir de nous y conformer par la piété et par une générosité proportionnée à nos moyens.

Une des façons d'aider les Missions dans leur apostolat, c'est de s'agréger aux Œuvres qui ont pour but de les soutenir, de les secourir.

Elles sont nombreuses et vous connaissez les principales.

Il en est une qui est plus récente, partant moins connue, et qui peut être surpasse les autres en importance. Je veux parler de l'Œuvre de S. Pierre Apôtre et attirer sur elle, en quelques mots très brefs, votre attention.

I

On se figure assez généralement que les missionnaires envoyés aux pays païens par les pays chrétiens, par la France en particulier (qui occupe un rang si honorable), se proposent, *avant tout,* de convertir les âmes ignorantes de l'Evangile.

Laissez-moi vous dire que c'est une erreur. Savez-vous, m. f., qu'à l'heure actuelle il y a environ un milliard d'hommes qui ne connaissent pas le Christ-Sauveur ?... Un milliard ! chiffre énorme ! Comment voulez vous que les missionnaires européens, qui ne sont pas dix mille, parviennent, malgré leur zèle, leur abnégation et leurs sacrifices, à éclairer et à convertir tous ces pauvres malheureux ? C'est humainement impossible.

Aussi tel n'est pas leur objectif.

Leur objectif ? C'est d'instituer l'Eglise sur ces terres qui l'ignorent ; c'est d'y planter le drapeau du Christ ; c'est d'y mettre à la portée des âmes de bonne volonté les moyens de salut dont nous profitons, nous autres, sans assez les apprécier. Mais c'est tout.

Rappelez-vous ce qui s'est passé autrefois chez nous. Les premiers apôtres y ont apporté l'Evangile. Ils y ont établi des chrétientés, des Eglises particulières ; puis ils ont laissé sur place des disciples, qui en sont devenus les chefs, qui les ont établies solidement sur la hiérarchie indigène et qui ont continué leur œuvre ; et ils se sont retirés pour aller ailleurs prêcher la Rédemption... Dès qu'une Eglise locale était fondée, elle devait se développer elle-même

S. Paul, le grand missionnaire, ne convertissait pas tous les habitants d'une ville ; il n'a pas amené d'un coup dans ses filets tous les Corinthiens, ni tous les Thessaloniciens. Non : il a fondé l'Eglise de Corinthe, l'Eglise de Thessalonique, laissant à d'autres le soin d'entretenir et de développer ces chrétientés naissantes, — et il s'en est allé plus loin... Après l'Asie Mineure, la Grèce ; et il songeait à l'Espagne...

Les Apôtres, après la Pentecôte, se sont dispersés, sans que les Juifs aient été tous baptisés.

Quand S. Pierre mourut, Rome était loin d'être tout entière chrétienne !...

II

Les missionnaires, de nos jours, agissent comme les missionnaires d'autrefois. Quand ils ont quelque part planté la croix, ils choisissent parmi leurs chrétiens des enfants, des jeunes gens d'élite, et les conduisent jusqu'au sacerdoce.

Vous savez si Pie XI y tient ! N'a-t-il pas pris, ces années dernières, l'initiative de sacrer lui-même des prêtres chinois, des prêtres japonais, pour en faire des évêques dans leurs propres patries ?... Le clergé indigène se recrute assez vite dans les chrétientés récentes. J'ai été fort édifié, à Rome, par un groupe d'Hindous à qui, chaque matin, je donnais la sainte communion ; ils étaient sous la direction d'un prêtre de leur race... Il y a aujourd'hui dans les pays de mission 10.000 petits séminaristes, 3.000 grands séminaristes, 5 000 prêtres indigènes...

Qui ne voit les avantages d'une telle institution ? Les prêtres indigènes n'ont pas à apprendre la langue du pays où ils prêchent : c'est leur langue maternelle. D'autre part, ils pénètrent plus facilement partout : ils sont chez eux ; ils s'adressent à des compatriotes, parmi lesquels ils sont nés, ils ont grandi et vécu, et qu'ils aiment comme on aime les membres de sa famille. Et ils ont encore tout le zèle, toute l'ardeur des néophytes... Et ils se recrutent sur place...

Il faut prier, m. f., pour le recrutement sacerdotal dans les pays de missions, comme vous priez pour le recrutement sacerdotal dans nos pays, qui redeviennent païens.

Vous vous en doutez, cette institution précieuse, nécessaire, urgente, coûte cher. Il convient de bâtir des séminaires, d'entretenir les séminaristes qui sont sans ressources... On compte sur la charité des catholiques des vieilles chrétientés...

C'est dans le but d'obtenir prières et secours spécialement en faveur du clergé indigène, qu'a été fondée l'Œuvre de S. Pierre Apôtre : elle consiste essentiellement à adopter, d'une façon collective — dans le cadre, par exemple, d'une paroisse — un séminariste. Il est possible aussi de s'y agréger individuellement.

Je vous recommande cette Œuvre, m. f. En tout cas, au moins dans vos prières, songez au recrutement du clergé indigène. Peut-être travaillerez-vous pour vous mêmes : qui sait si un jour les vieilles chrétientés, matérialisées, trop pauvres en vocations sacerdotales, ne seront pas obligées de demander aux nouvelles des prêtres, devenus à leur tour missionnaires, pour assurer chez nous le salut des âmes ?

Quoi qu'il en soit, j'ai la certitude que, de la sorte, vous travaillerez bien pour l'œuvre de la Rédemption. Et le bon Dieu vous bénira. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE STATUE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

L'EXCELLENCE DE LA GRACE

Ave, Maria, gratia plena.

Comme cette louange qu'adressa à la Sainte Vierge l'archange Gabriel s'est multipliée aux lieux bénis des apparitions de Lourdes ! A l'exemple de sainte Bernadette, des millions de pèlerins sont venus répéter cette louange qui monte jusqu'au trône de l'Immaculée comme l'expression de leur vénération, de leur confiance et de leur tendresse filiale. Vous aussi, m. f., vous aimerez à la redire, cette prière, agenouillés au pied de cette belle statue de Notre-Dame de Lourdes que de pieuses générosités ont voulu ériger dans votre église en l'honneur de la Vierge immaculée, dans ce riche décor de fleurs, de verdure et de lumières.

Avant de la bénir, je voudrais vous rappeler l'importante leçon qui se dégage des nombreuses apparitions de Lourdes et des entretiens de la Vierge avec Bernadette, sa confidente. Pourquoi l'immaculée Mère de Dieu est-elle venue à Lourdes ? Est-ce seulement pour guérir les malades et leur apporter la santé ? Non, m. f., tel n'est pas le but principal de ses apparitions. Elle a voulu imiter l'exemple de son divin Fils qui est venu sur cette terre pour donner au monde la vie surnaturelle de la grâce que nous a méritée la Rédemption sur le Calvaire.

La Sainte Vierge est descendue à Lourdes pour glorifier la grâce, pour en proclamer la nécessité et l'importance ; pour rappeler cette grande vérité que le monde oublie : la primauté de l'âme sur le corps, la primauté de la vie future sur la vie présente et des intérêts spirituels sur les intérêts matériels. Je me propose donc d'attirer votre attention sur ce point de nos croyances et de vous montrer que : 1° c'est la grâce qui donne à notre âme sa beauté surnaturelle ; 2° c'est la grâce qui lui assure son éminente dignité ; 3° c'est la grâce qui valorise et rend méritoire pour le ciel toute notre vie.

I. — *La grâce communique à l'âme sa beauté*

La grâce est le plus riche trésor que Jésus ait apporté aux hommes. Il nous dit lui-même : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et pour qu'ils la possèdent en abondance. » De quelle vie s'agit-il ? Non pas de la vie corporelle, de cette vie fugitive qui passe rapidement : non pas de la vie raisonnable qui nous élève au-dessus des créatures inférieures ; mais Dieu a voulu nous grandir jusqu'à lui, en nous communiquant sa propre vie, qui surpasse toute vie créée. Il a voulu nous faire participer à sa nature divine.

Dieu est infiniment parfait ; il est la beauté idéale dont toutes les beautés créées ne sont qu'un pâle reflet. En nous faisant participer à la nature divine, la grâce nous fait participer à la beauté infinie dont le rayonnement éclatant pénètre l'âme, comme la lumière du soleil pénètre et illumine le cristal. Pourquoi la Sainte Vierge est-elle la plus belle et la plus ravissante de toutes les créatures ? Parce qu'elle a reçu la grâce dans toute sa plénitude : *Ave, gratia plena ;* parce que le Christ Jésus, source et océan de toute vie divine, a habité en elle et qu'il a inondé son âme des splendeurs de sa beauté incomparable. Dieu le Père fait de la Vierge un éloge qui ne convient exclusivement qu'à sa personne : « *Tota pulchra es.* Vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tache en vous. » Jamais aucune souillure n'a flétri la candeur de son âme, la beauté de sa virginité et de sa maternité.

Comprenez-vous maintenant pourquoi elle fait connaître à Bernadette son plus beau titre de gloire, celui auquel elle tient le plus : « Je suis l'Immaculée Conception, » le chef-d'œuvre de la grâce que j'ai reçue dans sa plénitude ? Les anges qui la contemplent au ciel sont dans le ravissement. Sainte Bernadette, qui l'a contemplée dix-huit fois, est tombée en extase, demeurant absolument étrangère et insensible aux choses et aux personnes qui l'environnaient.

Cette beauté de l'Immaculée ne fait-elle pas le désespoir des grands artistes qui ont souvent pleuré et brisé leur pinceau, se sentant impuissants à en reproduire les traits inimitables ?

La grâce du baptême communique à notre âme une grande beauté ; sans doute elle n'a pas le même éclat ni la même splendeur que celle de la Vierge Marie, parce que nous n'avons pas reçu comme elle la plénitude de la grâce que Jésus a réservée à sa Mère ; mais la beauté de notre âme est encore si éblouissante que sa seule vision nous ferait mourir de joie. C'est Jésus lui-même qui en a fait la révélation à sainte Catherine de Sienne. « Comment, Seigneur, avez vous pu consentir à mourir pour de si misérables créatures ? » lui dit-elle un jour. Lui montrant la beauté et la gloire d'une âme ornée de la grâce, Jésus lui dit : « Regarde, cette âme attire et captive mon cœur. Vois s'il ne valait pas la peine de mourir pour une créature si belle. »

Ce n'est pas une beauté corporelle, extérieure, périssable, qui passe avec les rides de la vieillesse et les décompositions de la mort ; c'est une beauté intérieure, spirituelle, un rayonnement de la beauté divine qui demeure, qui grandit et s'accroît comme la douce lumière de l'aurore jusqu'aux brillantes clartés du soleil de midi. Avons-nous un profond respect pour notre âme, une grande estime pour sa beauté ? N'avons-nous rien de plus cher au monde que de conserver, de défendre la grâce que nous recevons dans les sacrements et de nous empresser de la recouvrer quand nous avons eu le malheur de la perdre par le péché mortel ?

II. — *La grâce procure à l'âme une éminente dignité*

La grâce communique à notre âme une grande élévation surnaturelle, une noblesse incompa-

rable, une éminente dignité supérieure à toutes les grandeurs de ce monde. Dieu pèse la valeur des hommes, non pas au poids de l'or et de l'argent, mais au degré et à la mesure de la grâce qu'ils possèdent; c'est là le principe de notre honneur, de notre gloire et de notre dignité aux yeux de Dieu. Par la grâce nous participons à la grandeur de la nature divine, nous devenons semblables à Dieu, non pas identiques à Dieu ou ses égaux, mais déifiés; nous devenons les enfants adoptifs de Dieu.

Cette adoption divine est bien supérieure à l'adoption humaine. En effet, en adoptant un enfant, son bienfaiteur qui devient légalement son père lui donne son nom, ses titres, sa fortune, son héritage; mais il ne peut lui infuser son sang; jamais l'enfant adopté ne sera de sa race. Dieu ne se borne pas à nous donner son nom, des titres et des droits à son héritage, mais il nous fait participer à sa propre nature, à sa vie propre, qui devient comme une sorte de transfusion du sang de Dieu en nous; nous sommes vraiment de noble race, de race divine. Nous pouvons appeler véritablement Dieu notre Père. Quelle dignité !

« Que vois-je devant moi, disait un jour un missionnaire à ses auditeurs, quand je vous regarde des yeux du corps ? Je vois de simples ouvriers; mais la foi me montre en vous des princes et des princesses, des frères de Jésus-Christ, des amis des saints du ciel, des héritiers du Paradis. »

C'est la grande leçon que la Sainte Vierge est venue donner au monde qui en a bien besoin. Le monde a faussé et renversé l'échelle des véritables valeurs morales. Est-ce qu'il ne place pas au premier rang ceux-là seuls qui possèdent les biens créés, visibles, et dont on peut jouir immédiatement ? Il donne toute son estime à ceux que la fortune favorise, à ceux qui sont aux honneurs, qui ont obtenu des emplois lucratifs. Voilà comment le monde apprécie la valeur des hommes. Son jugement est faussé et sa mesure est trompeuse. La véritable valeur des âmes, leur véritable grandeur ne se trouve pas dans la possession des biens matériels, mais dans la possession de la grâce qui nous fait participer à la grandeur de la nature divine.

Qui donc la Vierge de Lourdes a-t-elle choisi pour en faire sa confidente, sa messagère, l'instrument de ses grands desseins ? Elle n'a pas choisi dans les rangs des fortunés et des savants, mais dans une pauvre famille, une enfant illettrée, à la mémoire rebelle, sans aucune prétention, qui devait confondre l'orgueil des mondains par sa simplicité et son humble obéissance. Qui donc a préservé de l'oubli la mémoire des saints méconnus durant leur existence et qui aujourd'hui sont canonisés et honorés sur les autels ? C'est la vertu secrète de la grâce dont leurs âmes étaient remplies. Un pauvre couvert de haillons, mais riche de grâce, est mille fois supérieur en dignité à un millionnaire qui en est complètement dépourvu.

Ici-bas, nous ne pouvons comprendre toute la noblesse et la gloire que procure à une âme la grâce sanctifiante. Au ciel seulement nous en connaîtrons le prix et la grandeur. O âme sainte, que votre dignité et votre grandeur sont difficiles à expliquer ! Si vous la connaissiez entièrement, comme vous vous estimeriez ! Quel respect vous auriez pour vous-même !

III. — *La grâce rend méritoires nos actions*

La merveilleuse élévation de notre âme entraîne avec elle l'élévation surnaturelle de tous les actes bons de notre vie, qui deviennent méritoires de la récompense éternelle. Ce ne sont plus seulement les actions banales et vulgaires, purement humaines, mais transformées par la grâce en actions divines; elles acquièrent une valeur infinie, parce qu'elles participent à la nature divine, par notre titre d'enfant adoptif de Dieu.

L'humble travail de Jésus à Nazareth, ses actions les plus communes étaient grandies et rehaussées à cause de sa dignité de Fils de Dieu. C'est pourquoi la moindre de ses actions avait un prix si grand qu'elle pouvait racheter des millions de mondes et payer à la Justice divine toutes les dettes des péchés commis. L'excellence et la valeur des actes sont proportionnés à l'excellence et à la dignité de la personne qui les accomplit. La valeur et la richesse du fonds n'est-elle pas la condition essentielle de la valeur du rendement ? D'où se lèvent les moissons abondantes ? d'un sol fertile et cultivé. D'où sortent les chefs-d'œuvre célèbres ? d'une haute intelligence. D'où jaillissent les plus beaux actes d'héroïsme et de dévouement ? des grands cœurs. De même, c'est d'une âme richement dotée de la grâce que surgiront les actes surnaturels, méritoires du ciel.

L'éminente dignité d'un juste en état de grâce communique à ses travaux, à ses souffrances, à toutes ses bonnes actions une valeur bien supérieure à celle des plus belles actions d'un pécheur séparé de Dieu; cet infortuné, semblable à un arbre desséché et privé de sève, ne peut produire des fruits entièrement bons. Le travail quotidien du dernier des ouvriers, de l'humble ménagère dans son foyer, accompli sous l'action de la grâce est anobli et devient méritoire du ciel, parce qu'il est exécuté par un fils adoptif de Dieu.

La grâce sanctifiante est notre richesse spirituelle, notre véritable trésor que nous pouvons augmenter à chaque heure, à chaque minute, car toute bonne œuvre faite en état de grâce et avec une intention droite, est un véritable diamant qui s'ajoute à notre fortune surnaturelle. C'est là un placement très sûr qui est à l'abri des faillites et des catastrophes bancaires.

Le monde avait besoin de cette leçon que la Sainte Vierge est venue lui donner en lui rappelant l'importance et la nécessité de la grâce qui

communique à notre âme sa beauté surnaturelle et son éminente dignité et à nos actions leur mérite devant Dieu. Le monde avait oublié ces enseignements de la foi en se laissant fasciner par l'éclat des biens créés et la jouissance sensuelle qu'ils procurent. La Sainte Vierge a voulu guérir les déformations des consciences et les perversions des cœurs en prêchant la loi de la pénitence et de la prière : pénitence, pour conserver la grâce que nous portons dans des vases fragiles ; prière pour les pécheurs, afin qu'ils puissent recouvrer la grâce qu'ils ont perdue. Soyons empressés à suivre docilement les recommandations de notre Mère que son Fils a établie la médiatrice de toutes les grâces du salut. Soutenus dans nos efforts par sa puissante intercession, nous obtiendrons le pardon de nos péchés, la persévérance finale et la récompense éternelle. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGÉLIQUES

XLII

S. THOMAS

Une belle nature d'apôtre, franche et généreuse, avide de clarté et de vérité, ne croyant que quand il voit, quand il sait, quand il est convaincu. Son nom, qui signifie jumeau, en grec Didyme, est toujours uni à celui de S. Matthieu dans les récits évangéliques. (Matth., x, 2-4 ; Marc, III, 17 ; Luc, VI, 13). Il était Galiléen, comme Pierre et André, mais on ignore son lieu d'origine. Il était sans doute pêcheur aussi, et il obéit à l'appel de Jésus avec une joyeuse bonne volonté.

I

La première fois qu'il entre en scène, c'est dans l'Evangile de S. Jean, quand on annonce à Jésus que Lazare est gravement malade. Marthe et Marie lui font dire : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » (Jo., XI, 3). Jésus se contente de dire : « Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié en elle. » Et il demeure deux jours dans le même endroit. Alors il dit à ses disciples : « Retournons en Judée ! »

— Quoi ! lui disent-ils, tout à l'heure les Juifs voulaient vous lapider et vous retournez en Judée ?

— Notre ami Lazare dort, dit-il, mais je vais l'éveiller.

— S'il dort, il guérira, déclarent-ils.

Mais Jésus leur avoue que Lazare est mort, et il ajoute :

— Je me réjouis, à cause de vous, de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez. Mais allons vers lui.

Alors Thomas s'écrie généreusement : « Allons aussi, et mourons avec lui. »

Quelques jours après, nous le retrouvons au Cénacle. C'est après la Cène. Jésus s'entretient longuement avec les apôtres, il les prépare à son départ prochain et leur dit : « Que votre cœur ne se trouble pas. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Je vais vous préparer une demeure dans la maison de mon Père, afin que j'y sois avec vous. Or vous savez où je vais et vous savez la route. »

— Seigneur, lui dit ingénument Thomas, nous ne savons pas où vous allez ; comment saurions-nous la route ?

Cette question nous a valu cette belle réponse : « Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père que par moi. » (Jo., XIV, 6).

Puis ce sont les angoisses de Gethsaméni, la trahison de Judas, la fuite des apôtres. S. Thomas, qui était si vaillant, est lui-même déconcerté, pris de peur. Il ne se souvient plus de sa parole héroïque : « Allons, nous aussi, et mourons avec lui ! » Aussi, après la Passion, est-il plus abattu, plus découragé que les autres. Ni le jour de la mort du Sauveur ni le lendemain, on ne le voit paraître ; il se cache, cherchant la solitude. Le troisième jour, au soir, quand la nuit est venue, les autres apôtres se sont enfermés dans le Cénacle, les portes verrouillées, par peur des Juifs, mais Thomas n'est pas avec eux. Il évite toute compagnie, il demeure morne, désespéré. Alors Jésus apparaît aux apôtres. Il leur parle : « Que la paix soit avec vous ! » et, debout au milieu d'eux, il leur montre ses mains, son côté qui garde les traces de la lance. Qui pourrait exprimer leur joie ? *Gavisi sunt discipuli.* Aussi, quand ils revoient Thomas, ils lui disent dans leur allégresse : « Nous avons vu le Seigneur ! » Mais Thomas secoue la tête avec tristesse, avec pitié pour leur simplicité :

— Pour moi, dit-il, si je ne vois dans ses mains la marque des clous, si je ne mets mon doigt à la place des clous et ma main dans son côté, je ne croirai pas !

Et pendant huit jours encore, il promène son chagrin et son incrédulité.

Huit jours après, ils sont encore réunis dans le Cénacle, les portes fermées avec soin, mais Thomas est avec eux ; sa peine est devenue moins farouche. « Jésus vient, il se présente au milieu d'eux, il leur dit : « Que la paix soit avec vous ! » Puis il dit à Thomas : « Mets ici ton doigt et regarde mes mains. Approche aussi ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle ! »

« Thomas lui répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

« Jésus lui dit : « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru. Heureux ceux qui auront cru sans avoir vu ! » (Jo., XX).

Il a fallu l'évidence pour ouvrir son esprit prévenu, obstiné à ne pas voir, et pour désarmer son désespoir. Mais quand il a vu, quel cri d'amour ! Ce cri a remué les âmes de tous les siècles et nous le redisons à la messe, après la consécration, quand Jésus descend sur l'autel ; nous le redisons avec conviction, en méditant sur le bonheur de ceux qui ont la foi simple et lumineuse de l'enfant, avec seul le regret de n'avoir pas toujours cru fermement.

Quelques jours, quelques semaines peut-être se passent sans que les apôtres aient revu leur Maître. Ils sont redevenus tristes, comme des enfants abandonnés. Sept d'entre eux parcourent les bords du lac de Tibériade, où ils ont passé des journées si joyeuses avec Jésus. Parmi eux nous voyons Thomas, qui ne quitte plus Pierre. Jésus leur apparaît de nouveau pendant qu'ils sont dans leur barque de pêche ; il se dresse sur le rivage et Jean murmure à Pierre : « C'est le Seigneur ! » Ils mangent ensuite le repas que Jésus leur a apprêté, dans sa délicate bonté ; ils savourent leur bonheur.

Ils ne le reverront plus que le jour de l'Ascension, où il s'élèvera au ciel, sous leurs yeux, sur la montagne des Oliviers. Puis ils redescendront tous ensemble, « Thomas avec eux, » pour se rendre au Cénacle, afin d'attendre la venue promise de l'Esprit-Saint. Leur vie heureuse est terminée, ils ne reverront plus leur bon Maître sur la terre ; mais il les a élevés, instruits, envoyés ; ils vont maintenant travailler pour lui.

II

Désormais la vie de S. Thomas est semée d'obscurités ; nous possédons seulement à son sujet des traditions plus ou moins sûres. Nous dirons ce qui nous paraît le plus certain.

Avec les autres apôtres, il s'exerce à l'apostolat en Judée. Ces douze années qu'ils passent ensemble sont comme leur apprentissage de la prédication évangélique. Ils arrêtent ensemble l'enseignement qu'ils devront donner aux peuples ; ils se rappellent les paroles de Jésus-Christ ; ils en confèrent et, avec les lumières du Saint-Esprit, non seulement ils définissent les douze articles du Symbole, mais ils déterminent le thème de leurs instructions et de leurs catéchèses. S. Matthieu les précise dans son Evangile, qui devient le fond de leur prédication. Nous avons vu que S. Barthélemy emporta ce précieux volume dans la Grande Arménie. Les autres apôtres durent l'imiter. Ce qui est avéré, c'est que, après ces longues catéchèses communes, ils possédaient dans leur mémoire et dans leur esprit la doctrine de leur Maître.

De Judée S. Thomas passa en Orient, où il rencontra les Mages qui étaient venus adorer l'Enfant Jésus à Bethléem. Il leur apprit l'histoire de cet Enfant divin, comment, à l'âge de trente ans, il avait parcouru la Judée et la Galilée, prêchant partout, opérant des miracles dont le plus grand fut sa résurrection. Ces bons Mages buvaient ses paroles. Quand il les eut instruits, il les baptisa et les envoya, comme de fidèles disciples, annoncer l'Evangile. Ils moururent martyrs de la foi de Jésus-Christ. S. Thomas leur avait communiqué son ardeur et ses certitudes, et, comme lui, ils proclamèrent Jésus « leur Seigneur et leur Dieu. »

On dit qu'il se rendit aussi en Ethiopie, où l'officier de la reine Candace avait fait connaître le Sauveur. Il fut ainsi le premier apôtre des Abyssins. On dit qu'il poussa jusqu'à Ceylan et même jusqu'en Chine. Le P. Kircher rapporte que, quand les Portugais passèrent dans les Indes, ils rencontrèrent des chrétiens possédant des livres liturgiques où on lisait ces antiennes :

« Par S. Thomas, les Chinois et les Ethiopiens ont été amenés à la connaissance de la vérité... Par S. Thomas, le royaume des cieux a été annoncé dans la Chine... Les Ethiopiens, les Indiens, les Chinois et les Perses, Seigneur, offrent, dans la commémoration de S. Thomas, leurs adorations à votre Saint Nom. »

On a découvert en Chine, en 1625, une pierre sur laquelle était gravée en caractères chinois toute la doctrine catholique. Cette pierre remontait au VII[e] siècle. La Chine a donc été évangélisée dès les premiers siècles, ce qui confirmerait la tradition qui veut qu'elle l'ait été par S. Thomas.

Le même P. Kircher assure, d'après des documents tirés des archives des chrétiens de Méliapour, que S. Thomas vint dans cette ville après avoir parcouru l'Arménie, la Mésopotamie, la Perse, et qu'il y consacra des évêques et des prêtres. Il y fonda une Eglise, il assembla même un concile dans cette ville.

Il y aurait fait des œuvres extraordinaires pour y établir l'Evangile. Il voulut y bâtir une église. Le roi Sagame, ainsi que les prêtres des idoles, s'y opposèrent de toutes leurs forces. La mer, qui était à dix lieues de là, jeta sur le rivage une poutre énorme. Sagame voulut l'employer pour bâtir un palais. Il envoya donc des ouvriers avec des éléphants pour la lui amener, mais ni les ouvriers, ni les éléphants, ni les plus fortes machines ne purent même la remuer. Comme tous étaient dans un humiliant embarras, S. Thomas se présenta et dit : « Je m'offre à traîner seul cette poutre jusqu'à la ville, si vous voulez me la donner pour construire mon église. »

Le roi y consentit, bien assuré que l'apôtre ne pourrait jamais exécuter un projet qui était au-dessus des forces humaines. Le serviteur de Dieu alors attacha sa ceinture à un nœud de la poutre, fit le signe de la croix au-dessus et l'entraîna avec la plus grande facilité jusqu'aux remparts de la ville. Le roi se convertit, ainsi que les princes voisins. S. Thomas construisit son église et y établit le culte divin, à la grande stupéfaction des prêtres des idoles qui ne désarmèrent pas et préparèrent des complots homicides. L'apôtre poursuivit son œuvre et il érigea sur une grande pierre une croix élevée qui semblait étendre ses bras pour attirer tout à elle. Puis il fit aux habitants cette prédiction : « Quand la mer viendra battre de ses flots le pied de cette croix, Dieu vous enverra d'un pays lointain des hommes blancs qui vous enseigneront la même doctrine que je vous ai prêchée. »

Lorsque les Portugais firent la conquête de Coromandel, l'Océan qui, au temps de S. Thomas, était à dix lieues de la cité, avait rongé les terres et baignait le pied de la croix. Les habitants se souvinrent de cette prophétie que la tradition leur avait transmise.

Tant d'actions éclatantes et de prodiges, tant d'âmes converties, conquises sur le démon, avaient excité la haine des méchants contre l'apôtre. L'un d'eux tua son propre fils et accusa S. Thomas de ce meurtre. Celui-ci le ressuscita, montrant ainsi avec quelle fausseté on lui avait imputé ce crime.

Alors les prêtres païens, voyant que les populations abandonnaient leurs superstitions et s'attachaient à la doctrine du Christ, résolurent de faire mourir cet homme juste et saint, ce prédicateur infatigable, dont l'éloquence persuasive et forte attirait les princes comme le peuple. Un jour qu'il priait au pied de sa croix, sur la pierre, un prêtre des idoles le perça d'un coup de lance. Ce malheureux avait entraîné des soldats qui l'accablèrent de cailloux lancés sur lui avec rage et l'achevèrent à coups de flèches. Le sang du martyr rejaillit sur la croix et inonda la pierre.

Ses disciples enlevèrent son corps et l'ensevelirent dans l'église qu'il avait bâtie. Dans son sépulcre ils placèrent le fer de la lance qui l'avait percé, ainsi que son bâton de missionnaire, avec une urne pleine de la terre qui avait été baignée de son sang. La foi subsista pendant des siècles dans ce pays. Comme elle s'affaiblissait, parce que Méliapour était sans communication avec Rome, il vint un missionnaire syrien, Martomé, c'est-à-dire Seigneur Thomas, qui reprit les enseignements de l'apôtre, refit une Eglise

florissante et travailla à la conversion des autres nations orientales. Le nestorianisme malheureusement y pénétra, et y apporta la stérilité, l'indifférence ou l'impiété, jusqu'au jour où, suivant la prédiction de S. Thomas, les missionnaires portugais vinrent au XIIe siècle pour ressusciter ce vieil arbre dont les racines n'étaient pas mortes.

S. Thomas fut peut-être le plus infatigable voyageur pour le Christ. Ce n'est pas en vain qu'il avait mis sa main dans le côté percé de Jésus, sa main qui avait pénétré dans le voisinage du cœur vivant du Christ. Son propre cœur en avait gardé une ardeur inextinguible. Cette main précieuse est conservée dans le trésor des reliques de Notre-Dame de Chartres, avec cette inscription : « *Hic est manus Beati Thomæ Apostoli, quam misit in latus Domini nostri Jesu Christi.* »

XLIII

S. MATTHIEU : L'APÔTRE

Jésus avait déjà choisi six apôtres : quatre sur les bords du Jourdain, Jean, André, Pierre et sans doute Jacques, et deux en se rendant à Cana, Philippe et Barthélemy. Alors il les emmena à Capharnaüm, où il opère beaucoup de guérisons miraculeuses. On lui présente un paralytique sur son grabat. Il lui remet ses péchés, au grand ébahissement de la foule, et lui dit : « Lève-toi, emporte ton grabat et va dans ta maison. » (Marc, II, 11).

De là il se dirige vers le lac de Tibériade et passe devant les bureaux de la douane ; il aperçoit un homme, Lévi, fils d'Alphée, qui y était assis et percevait les impôts. Il lui dit : « Suis-moi. » Et Lévi se leva et le suivit.

I

Tous les premiers apôtres étaient des hommes du peuple, des pêcheurs peu lettrés, sauf peut-être S. Barthélemy ; de bonnes gens ; mais ici il choisit un homme dans une profession peu honorable et surtout peu honorée, parmi les publicains.

Rome affermait les impôts à des chevaliers, des citoyens riches, qui confiaient la charge de les recouvrer à des administrateurs de provinces. Ceux-ci prenaient des employés subalternes pour cette besogne qui, chez les Juifs, était doublement odieuse, parce qu'on leur réclamait de l'argent d'abord, et que, cet argent, ils le remettaient à une puissance étrangère qui leur avait imposé un tribut.

Très jaloux de leur autonomie, les Juifs ne prenaient pas leur parti d'être traités ainsi en pays conquis, d'autant que ces employés de l'Etat romain, qui levaient l'impôt, étaient peu scrupuleux, qu'ils ne s'inspiraient pas des idées de justice et qu'ils extorquaient tout l'argent qu'ils pouvaient. Ils gardaient le surplus pour eux, aussi devenaient-ils riches.

S. Marc et S. Luc désignent l'employé de la douane appelé par Jésus sous le nom de Lévi, mais S. Matthieu se donne le nom de Matthieu. On changeait volontiers de nom en changeant de profession. On pense que c'est le Sauveur lui-même qui a imposé ce changement et donné à Lévi le nom de Matthieu, qui signifie « don de Dieu. »

Capharnaüm était situé sur la route des caravanes de Damas, de Tyr, de Sidon, de Jérusalem ; il y avait donc beaucoup de droits à percevoir et par conséquent beaucoup d'employés. Jésus était déjà connu dans cette ville ; il l'aimait, il l'appelait « sa ville », parce qu'il y était bien venu et qu'il y trouvait un peuple que le bienfait rendait docile, enthousiaste même. Il y marchait dans le rayonnement de ses miracles et de sa bonté. Le modeste employé de la douane l'avait vu déjà, entendu, et il s'était senti attiré. Dans cet attrait il y avait une vénération profonde mêlée d'une humble et vive affection. Il n'espérait point être distingué par Jésus, si populaire et si aimé dans toute la cité ; c'est pourquoi, quand celui-ci passe et qu'il lui dit : « Suis-moi ! » Matthieu abandonne tout, se lève et le suit sur-le-champ.

Pourquoi ce choix de S. Matthieu parmi les publicains ? C'est d'abord parce que si la profession était odieuse, l'homme était honorable. Il était habitué à traiter avec les Juifs, il parlait leur langue, il était sans doute Juif lui-même ; il connaissait les affaires et savait tenir une plume. C'est pourquoi, plus tard, il pourra écrire son Evangile d'après ses propres souvenirs. Il avait plus que les autres disciples la pratique des hommes ; il apportait donc au Collège apostolique des éléments nouveaux de séduction, d'estime, de popularité. C'était une figure aimable et qui ferait aimer l'Evangile.

Cette vocation eut du retentissement à Capharnaüm. S. Matthieu y comptait beaucoup d'amis, « des publicains et des pécheurs comme lui, » dit S. Luc. (V, 29). Il voulut donner un grand festin. Jésus accepta l'invitation. A cette nouvelle, les scribes et les pharisiens vinrent pour voir la salle du festin et les convives. Autour de la table somptueuse, Jésus prit place avec ses disciples. Les publicains s'y assirent aussi, nombreux. Les pharisiens en furent scandalisés. N'osant témoigner leur réprobation au Maître, ils s'en prirent aux apôtres :

— Pourquoi, leur dirent-ils, vous et votre Maître mangez-vous et buvez-vous avec des publicains et des pécheurs ?

Ils étaient gênés pour répondre, n'étant point habitués aux discussions. Peut-être aussi trouvaient-ils que l'objection n'était pas sans fondement. Aussi bien n'étaient-ils pas encore pénétrés de la doctrine du Sauveur. Celui-ci vint à leur secours et prit la parole : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin, dit-il, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs. »

Et à ces scribes qui étaient orgueilleux, mais connaissaient les Ecritures, il rappela la parole d'Osée : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » (V, 6).

Plusieurs disciples de Jean-Baptiste entrèrent alors. Ils songèrent, à la vue de ce festin, à leur maître qui gisait dans la prison de Machéronte, au jeûne qu'il leur recommandait autrefois. Eux aussi s'adressèrent avec aigreur aux apôtres : « Pourquoi, dirent-ils, les pharisiens et nous multiplions-nous les jeûnes et les prières, pendant que les vôtres mangent et boivent ? »

C'est encore Jésus qui leur répond : « Pouvez-vous faire jeûner et pleurer les fils de l'époux, quand l'époux est parmi eux ? » Et il poursuivit avec tristesse : « Un temps viendra où l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. »

Tous sans doute ne comprirent pas ces paroles, mais elles produisirent quelque apaisement. S. Matthieu les recueillit et quand il les consignera dans

son Evangile, il en aura la pleine intelligence. (Matth., IX, 15). L'Epoux était remonté au ciel, et ses amis, privés de sa présence, étaient à l'épreuve, au labeur.

L'Evangile ne prononce plus le nom de S. Matthieu, mais nous le retrouvons dans les Actes des Apôtres, entre ceux de Barthélemy et de Jacques d'Alphée. Il est au Cénacle avec Pierre, avec Marie Mère de Jésus, et il reçoit le Saint-Esprit qui lui communique les ardeurs de la charité et de l'apostolat. Ensuite il prendra la plume et, quand il écrira son nom, ce sera pour déclarer qu'il n'était qu'un pauvre publicain.

II

Après la Pentecôte, S. Matthieu demeure avec les apôtres. Il prêche avec eux, il est flagellé comme eux, il fait son apprentissage de la souffrance et de l'apostolat. Il dut retourner à Capharnaüm et annoncer l'Evangile à ses anciens compagnons de la douane et à cette population parmi laquelle il avait vécu. Puis, comme les Douze, il partit à la conquête du monde dans le lot qui lui échut : l'Ethiopie.

Il passa par l'Egypte, où il retrouva les traces de la Sainte Famille persécutée par Hérode. Déjà il avait raconté cette fuite en Egypte dans son Evangile, qu'il emportait avec lui et qui était la base de ses prédications. En Ethiopie il fut accueilli au palais de la reine Candace par l'intendant qui avait reçu le baptême des mains du diacre Philippe. Il racontait la vie du Sauveur, mais il édifiait aussi la capitale par sa douceur et ses austérités, par sa foi profonde et son amour de la contemplation. La prière était sa force, quand il se sentait seul et entouré d'ennemis dans cette vaste contrée où le Christ était encore inconnu. Car il était exposé à tous les périls si bien décrits par S. Paul et qu'encourent encore aujourd'hui les missionnaires dans les pays païens demeurés sous le pouvoir du démon.

Partout en effet le démon suscitait contre les apôtres des hommes qui lui étaient voués, qui lui appartenaient corps et âme, et auxquels il communiquait la puissance de ses prestiges. Comme S. Pierre avait dû lutter contre Simon le Mage, S. Matthieu dut combattre et réduire au silence deux magiciens : Zaroès et Arphaxad, qui séduisaient le peuple par leur doctrine de volupté et de mensonge, aussi bien que par leurs faux miracles. Deux dragons cruels épouvantaient les habitants. S. Matthieu fit sur eux le signe de la croix et ils devinrent doux comme des agneaux, puis retournèrent dans leurs cavernes.

Peut-être n'est-ce qu'un symbole qui montre l'influence de l'apôtre sur ces populations sauvages qu'il rendit par sa parole et par ses prodiges obéissantes et fidèles, mais ce symbole même ne serait que l'expression de la vérité, il indiquerait le changement total opéré par la suave et puissante vertu évangélique. Ce qui est sûr, c'est que le démon est doué d'un pouvoir de malfaisance que nous ne soupçonnons pas, mais que S. Paul nous atteste ; c'est que ce pouvoir a été diminué par la propagation du christianisme, par la présence de Jésus-Christ dans nos églises, mais qu'alors il était presque souverain parmi les peuples assis à l'ombre de la mort. Il serait téméraire de rejeter tous les faits merveilleux que nous rencontrons partout dans l'histoire. Ils ne se produisent plus guère, mais ils n'ont fait que changer de forme.

Les apôtres toutefois avaient une puissance supérieure à celle des démons, et l'on comprend combien il était nécessaire qu'ils fissent des miracles pour répondre aux prestiges des magiciens. S. Matthieu en fit un des plus éclatants : il ressuscita Euphranor, le fils du roi Eglippe. Aussitôt le roi, la reine, la maison royale, les princes se convertirent et reçurent le baptême.

Parmi les nouveaux baptisés, il y avait une jeune fille d'une grande beauté, de sentiments très élevés et très purs : Iphigénie, la fille du roi. S. Matthieu, qui avait exalté dans son Evangile la virginité et loué les vierges sages, comprit les aspirations et les délicatesses de cette âme d'élite, faite pour être l'épouse de Jésus-Christ. Il lui montra combien le Sauveur aime la pureté qui donne à l'âme une auréole divine et la fait ressembler aux anges, combien il est noble et doux de n'appartenir qu'à Jésus-Christ et d'être ainsi la fille de Dieu. Elle fut ravie de cet enseignement si suave qui répondait si bien à ses désirs de beauté morale, de sacrifice, d'immolation, de dévouement, et elle consacra à Dieu sa virginité, toute l'innocence et tout l'amour de son cœur. Plusieurs jeunes filles l'imitèrent, et sur l'avis de l'apôtre elles se retirèrent ensemble et menèrent la vie commune, sous la direction d'Iphigénie.

Or le roi vint à mourir. Son frère Hirtace, prince ambitieux et violent s'empara du royaume et, épris de la beauté de sa jeune nièce, il voulut l'épouser. Il savait qu'elle écoutait fidèlement les conseils de S. Matthieu et il pria celui-ci de l'amener à consentir à ce mariage.

— Venez, lui répondit l'apôtre, assister à une instruction que je donnerai à la communauté des vierges ; vous entendrez mes conseils et la doctrine que je leur enseigne.

Le prince y vint avec empressement. S. Matthieu exposa la doctrine de Jésus-Christ : l'éminence de la virginité, l'âme rendue divine par son union avec Dieu, la vierge vivant de la vie des anges, les bénédictions célestes dont elle est comblée, sa magnifique récompense au ciel où elle est reine, parce qu'elle est l'épouse du Christ.

En entendant ces paroles, Hirtace frémissait de colère. Il sortit, méditant des projets de vengeance et de mort. Il dépêcha aussitôt des sicaires avec l'ordre d'immoler le saint apôtre. Celui-ci achevait d'offrir le saint sacrifice. Ils se précipitèrent sur lui, le frappèrent violemment et le martyr tomba baigné dans son sang qui inonda l'autel.

On peut donc dire qu'il est mort martyr de la virginité.

Il avait évangélisé l'Ethiopie pendant vingt-trois ans, parcouru tout le pays, renversé les idoles, construit des temples chrétiens, ordonné des évêques et des prêtres, fondé de nombreuses Eglises et sauvé des milliers d'âmes. Son corps, conservé longtemps en Ethiopie, fut transporté à Salerne, dans le royaume de Naples, au IX^{e} siècle. Son chef, conservé à la cathédrale de Beauvais, a disparu pendant la Révolution. Ennemie de la vérité catholique qui condamne la violence, le pillage, les mauvaises mœurs, le sang répandu, elle hait naturellement les apôtres qui conservent, transmettent et enseignent la vérité du Christ. Elle devait haïr particulièrement S. Matthieu qui avait composé un monument érigé à la vérité, son Evangile.

Ainsi mourut cet ancien employé de douane, au cœur si bon, à l'âme si franche et si dévouée. Jésus

lui avait dit : « Suis-moi. » Il le suivit jusqu'à la mort. Il fut l'un de ces témoins qui se font égorger et qu'il faut croire.

XLIV

S. MATTHIEU : L'ÉVANGÉLISTE

Dans sa lettre à Florinus, S. Irénée rappelle comment enseignait son maître, S. Polycarpe. Il parlait assis ou marchant parmi ses disciples ; il racontait qu'il avait vécu familièrement avec S. Jean et d'autres qui avaient connu Jésus-Christ. « Il redisait leurs paroles, tout ce qu'il avait entendu d'eux touchant ses miracles et sa doctrine. »

« Pour moi, ajoutait-il, j'écoutais avec soin ces leçons qui étaient une grâce de Dieu. Je les gravais non sur le papier, mais dans mon cœur, et, par la même grâce de Dieu, je me répète assidument ces souvenirs et je les repasse dans mon esprit. » (Eusèbe, *H. E.*, v, 20).

I

Ces simples lignes nous donnent une idée exacte de l'enseignement tel qu'il était donné dans les commencements de l'Eglise. Les maîtres suivaient d'ailleurs la méthode des grands rabbins juifs qui n'écrivaient pas, ne dictaient pas, mais parlaient. Les disciples ne prenaient pas de notes, ils confiaient tout à leur mémoire. Il n'y avait qu'un seul livre écrit, la Bible ; tout l'enseignement était oral. Aussi bien Jésus avait-il dit à ses apôtres : « Allez, enseignez ! » Il n'avait pas dit : « Ecrivez ! » Le premier livre saint écrit fut l'Evangile de S. Matthieu, mais après douze ans de prédication.

Les apôtres disaient comme S. Jean : « Le Verbe qui était dès le commencement, nous l'avons vu de nos yeux, entendu de nos oreilles, touché de nos mains. La Vie s'est manifestée, nous l'avons vue, nous l'attestons. Nous vous annonçons cette vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a apparu. » (I Jo., I, 2).

Les apôtres racontaient donc la vie du Sauveur ; ils insistaient sur sa résurrection, sans laquelle croulait toute l'existence de l'Eglise et toute la doctrine. S. Pierre y revient avec force dans ses prédications. Ensuite ils s'étendaient sur le thème infini de ses paroles et de ses miracles. Pendant les douze ans qu'ils évangélisent la Judée, parlant sans cesse, répétant les mêmes faits, les mêmes discours, ne s'entretenant ensemble que de cette merveilleuse histoire, ils en étaient arrivés à la posséder exactement, à la redire presque dans les mêmes termes, à reproduire presque sans y rien changer les paroles de Jésus-Christ. La mémoire qui n'est pas soutenue par l'écriture devient plus vaste et plus fidèle, entretenue et agrandie parce que l'on repasse toutes choses continuellement, le jour et la nuit, dans son esprit. Ce phénomène est naturel. Les hommes, quand ils ne savaient pas lire ou qu'ils n'avaient que peu de livres, étaient doués d'une mémoire plus étendue et mieux meublée. Mais ici il y avait de plus l'intervention surnaturelle du Saint-Esprit qui rappelait aux apôtres tout ce que le Maître avait dit.

Tel fut l'enseignement apostolique ; c'est ce qui explique l'unité admirable des Evangiles. Il existait un Evangile oral universel, possédé par les apôtres, fait de tous leurs souvenirs, avivé encore par l'action du Saint-Esprit et confié à la mémoire des fidèles, qui le possédaient si bien que la moindre altération eût soulevé des protestations. Les trois premiers évangélistes puisèrent dans cet Evangile oral, de là leur concordance secondée aussi par l'inspiration divine. Mais les auteurs gardent leur caractère, leur génie propre, leur personnalité. Le plan général est le même : la mission de Jean-Baptiste, la prédication en Galilée, puis l'entrée à Jérusalem, les épisodes variés des jours suivants, la passion et la résurrection ; mais chacun y ajoute ou en retranche selon le but qu'il se propose, les dispositions de ceux à qui il s'adresse, l'opportunité ; par exemple, pour ne pas blesser inutilement les Juifs qu'on veut convertir, S. Matthieu indique, il n'insiste pas. Chacun des trois premiers évangélistes écrit donc en pleine liberté, avec les ménagements commandés par la prudence ; de là des divergences qui n'ont rien d'essentiel.

Il fallait aussi se préoccuper de la langue des lecteurs et des milieux. Les Juifs parlaient l'hébreu — en l'espèce, l'araméen ou syro-chaldaïque, — c'est pourquoi S. Matthieu, qui s'adressait aux Juifs, écrira son Evangile en araméen. Les Juifs étrangers parlaient et comprenaient seulement le grec ; S. Luc écrira pour eux en grec son Evangile et les Actes des Apôtres. Nous dirons comment l'Evangile de S. Matthieu fut traduit en grec et comment le texte araméen disparut, si bien qu'il ne nous en reste que la traduction.

II

S. Matthieu avait un don pour parler et pour écrire. Cela lui venait peut-être de sa première profession, qui l'obligeait à traiter des questions délicates avec ceux qui passaient par la douane. Il était estimé et bienveillant, avec un grand esprit de justice, et sa parole aimable lui conciliait les esprits. A ces dons naturels le Saint-Esprit ajouta des grâces particulières, aussi l'apôtre se distinguait-il par la clarté de ses catéchèses, qu'il savait rendre attachantes et pleines d'intérêt. Quand il rappelait sa vocation, il le faisait avec tant d'humilité que ses auditeurs sentaient leur cœur s'attendrir et leur piété s'émouvoir. Aussi lorsqu'il dut quitter la Judée pour un plus vaste champ d'apostolat, les fidèles de Jérusalem s'en attristèrent. Qui leur expliquerait aussi bien les miracles de Jésus ? Qui leur redirait ses discours avec autant de fidélité ? Qui leur montrerait comme lui Jésus annoncé et figuré dans l'Ancien Testament ? Ils vinrent donc le trouver, dit Eusèbe, et ils le prièrent de leur écrire dans sa langue maternelle l'Evangile qu'il leur avait prêché, afin que ses leçons demeurassent vivantes et qu'ils pussent penser qu'il était encore présent au milieu d'eux. (*H. E.*, III, 24). En relisant ces pages écrites pour eux, ils croiraient encore l'entendre et il ne serait pas totalement absent.

Il rédigea donc son Evangile en hébreu et pour les Juifs.

Papias, qui vivait au commencement du IIe siècle et qui avait conversé avec les anciens, a recueilli la tradition certaine et il nous a laissé ce bref témoignage : « Matthieu composa ses discours en hébreu et chacun les interpréta comme il put. » (Eus., *H. E.*, III, 39).

Il y a en effet dans S. Matthieu beaucoup de discours, mais cette expression n'exclut pas les faits. Ce qui frappe dans S. Matthieu, c'est le long sermon sur la Montagne, les paraboles nombreuses, les